

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Anne-Lise ROD

Une maison pleine d'enfants

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1986, tome 82, p. 298-302

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Une maison pleine d'enfants

Réflexions d'une psychothérapeute au cours de traitements d'enfants psychotiques hospitalisés dans un centre psychothérapique où ils vivent parfois plusieurs années entourés d'adultes intervenant dans différentes disciplines (médecin, psychothérapeutes, éducateurs, enseignants, assistantes sociales).

Une maison tantôt fourmillante de bruit, de cris, rarement de rires, souvent de larmes, tantôt silencieuse comme les pierres à l'abandon.

Une maison au parfum lourd du passé où l'on a envie parfois de secouer d'un geste rapide de l'épaule l'atmosphère opaque des murs gris.

Cependant, comme l'écrit Marguerite Yourcenar, « quand on aime la vie, on aime le passé parce que c'est le présent tel qu'il a survécu dans la mémoire humaine ».

Oui, pourvu que le passé reste vivant et non figé comme un vieil habit fatigué.

Maison aux couloirs obscurs où cheminent des fragments de rêves, accrochés çà et là comme des restes diurnes qui coulent et s'épaississent vers les zones d'ombre.

Il peut arriver qu'un jour de mai, je vienne du soleil et que je ressente à l'entrée l'impossibilité d'échapper au théâtre des images fanées, parfums nostalgiques sur la couleur des choses où l'écho des miroirs nous renvoie au souffle de l'hiver. Marche trouble, glissement de sable, les portes s'ouvrent et se ferment, le sourire se défait.

Pourtant la cloche annonce le spectacle, les arbres s'étirent à la fenêtre, le sol vibre aux sons des mystères, une trace en mots se forme, un feu couve quelque part, le songe est ouvert.

Je te rencontre enfant du silence muré dans ton désespoir, tu tournes en rond, tu joues un jeu stérile et sans passion, tu te caches, tu as peur, tu portes le poids des armes souterraines, tu cries parfois à l'aigu des murs blancs.

Comment parviendrai-je à te faire rêver, à t'entraîner au jeu de la vie, te laisseras-tu emporter au voyage offert, réveilleras-tu ta soif de beauté ? Habiteras-tu tes images ? Ecouteras-tu leurs voix et leur musique, entreras-tu dans leur mouvance, parviendras-tu à toucher leurs regards ?

Le temps d'une histoire je vais te rencontrer. Passage, traversée éphémère ou longue marche, je vais t'accompagner, je vais t'écouter, te bousculer un peu, te surprendre, te déranger souvent. Tu vas m'interroger sur la cruauté, sur ce qu'il y a de haine ou de désir derrière les regards et les voix. Tu vas m'interroger sur les parties sauvages, tu vas m'entraîner dans des jeux serrés et cruels, souvent impasse au goût amer, mais parfois aussi trappe vers l'ailleurs par où notre imagination peut créer, par où des images inattendues peuvent soudain déborder.

Vais-je pouvoir vraiment t'écouter, me laisser imprégner par ton délire ou ta douleur, vais-je rester assez ouverte, assez vivante dans les prisons où tu m'enserres et me figes ? Serai-je assez près des noyaux de mon enfance pour que, comme une sève qui monte de la terre, je trouve un mot, une image, comme des racines qui ouvrent des brèches dans un mur pour que le voyage continue ? Serai-je assez libre pour recevoir tes liaisons souvent étranges, tes mots-choses, tes images-chocs qui brutalisent l'espace et laissent parfois croître une ombre innommable au mur de mon bureau ?

Vais-je pouvoir te suivre dans tes marécages et ne pas me perdre dans la vague et la confusion qui t'habitent ? Dans les pays de l'étrange, de l'incertain, ma pensée va-t-elle pouvoir contenir la tienne et trouver dans les dispositions d'errance une possibilité d'y donner forme, des occasions d'exploration, de surprise, de rencontre ?

Où m'emmènes-tu enfant de la suie, enfant du cadran désolé où les aiguilles ne marquent que des heures creuses ? Enfant aveugle, tu fermes violemment tes portes, ton angoisse m'habite, tu arraches des lambeaux de ton cœur, trouverai-je une fenêtre où frapper dans ce tunnel qui me guette ?

Enfant séparé, en rupture, violent, tourmenté, solitaire.

Tu m'évites et je te cherche, tu me regardes et j'ai un peu peur, toujours plus près, de trop près. Que cherches-tu en moi-même ? Saurai-je t'offrir un paysage, un écho inhabituel, une ombre partagée, une clairière inspirante qui ranimera la faïence de tes yeux, te poussera à chercher, à désirer vivre, à me rencontrer, à te rencontrer ?

Quand parfois le temps d'un sourire et d'une modification de la lumière, tu me dis : « on dirait aujourd'hui qu'un rayon de soleil est entré dans le bureau, je veux l'attraper », c'est l'invitation au voyage, une histoire va commencer.

Et toi, l'autre adulte que je rencontre à ma porte, dans le corridor, dans la cour, sur les étages ou la salle de réunion, tu es proche et différent.

Rêverons-nous de cet enfant ?

De ta parole à la mienne conjuguée, créerons-nous un chemin vaste et mouvant où il pourra marcher ?

Nous poserons-nous la question de la place de cet enfant en nous et dans notre être intime, nous demanderons-nous de quoi sont faits nos désirs vis-à-vis de cet enfant-là ?

Quand tu mets hors de toi les actes violents ou les mots désespérés, irai-je les repêcher ? Après la lutte, ton regard évité, te laisseras-tu toucher ? Quand au matin pâle tu reviens fatigué, las, emprisonné, te laisseras-tu ranimer ? Me diras-tu tes griefs qui depuis quelque temps minent la confiance ? Pousserai-je la barrière que je sens se durcir quand je te croise à ma porte ? Aurai-je l'audace de t'apostropher, de te déranger ? Recevrai-je tes découragements, trouverai-je une couleur féconde ? Dans la tendresse partagée, te laisseras-tu émouvoir ? Sortirai-je de ma prudence, pour l'énoncé de paroles osées quand j'en vois la nécessité ? Quand le temps d'un soupir tu cherches le sens et la voie, je te dirai sûrement : « ça me fait penser... ». Mais pourvu que mon discours ne soit pas une mise en pièces, une barrière à tes élans, que les mots glissent en fils d'ombre et de lumière, d'une pensée à l'autre, d'un repère à l'autre, se touchent et se bousculent comme des galets en ricochets sur la rivière, discours qui prolonge la réflexion, l'étoffé et non discours fermeture.

Au-delà des mouvements répétitifs, nous laisserons-nous tout à coup émerveiller par l'inhabituel, l'insolite d'un regard, d'un mot ou d'un geste ?

Dans le conte oriental du saint homme nu, Wilhelm Wackenroder raconte l'histoire d'un anachorète fou, isolé au fond d'une caverne et qui doit faire tourner la roue du temps. *

« Cette tâche épuisante, éternelle est son seul devoir. Tordu d'angoisse, il écoute jour et nuit le sourd grondement de cette rotation. Aucun repos ne lui est permis et l'on sent qu'il est lui-même entraîné par cette roue dont il assure la marche. Nu, hagard, il vit dans la terreur de l'arrêt du temps, ne serait-ce que quelques secondes. Sa solitude est en proportion de sa responsabilité éternelle, cosmique. Son cœur bat, la sueur l'inonde. Il souffre et sa souffrance est une sorte de protection contre une douleur plus grande encore. Il faut que le temps tourne et l'homme n'en finit pas de se tuer à cette tâche. Si par hasard quelqu'un flâne insouciant, non loin de la caverne du saint, si quelque promeneur se livre par là à de futiles activités, comme herboriser ou ramasser du bois, l'anachorète éclate d'un rire de haine et se jette sur les passants pour les tuer.

» Comment peut-on rester indifférent, se demande-t-il, à l'engrenage général des choses ? Rien que le devoir et le bruit de la roue du temps, rien que la rotation et le malheur. Même si parfois, le saint homme nu tente de s'échapper hors de soi-même ou en soi-même, il ne peut que se coucher un moment sur le sol et puis reprendre sa terrible tâche.

» Un jour pourtant, la conjonction miraculeuse de la lumière lunaire pénétrant dans la grotte, d'une musique très belle venue du lac et l'apparition de deux amants dans une barque, produit l'arrêt de la roue du temps. Inattendu, ce spectacle banal, très beau mais comme hors du temps a réussi à tout arrêter. Bouleversé par l'immobilité du paysage et surtout par les notes d'un chant très doux qui est venu couper le bruit de la roue, l'homme nu voit le temps s'immobiliser et il sent son propre corps se dissoudre dans la lumière et la musique. On le voit devenir quelque chose de gai qui flotte dans les airs, il n'est plus un saint mais un pur sourire. L'irruption du merveilleux, l'image éternelle portée par la musique ont eu le pouvoir de suspendre le temps.

» Bizarrement, ce qui produit l'ouverture est une image fixe alors que le temps qui coule ne fait qu'enfermer. »

* Conte rapporté par Pierre Péju dans *La petite fille dans la forêt des contes*.

Sortir du temps clos, briser les murs d'enceinte, mouvement souvent impossible pour l'enfant pris dans cette tâche aliénante d'entretenir des processus répétitifs où la contrainte l'étouffe, le plaisir se ferme sur lui-même, mais où il a le sentiment d'exister dans ce contrôle permanent hors duquel la perte et l'absence lui paraissent un gouffre.

Comment créer l'ouverture, l'accès à l'imprévu, le désir d'une histoire où s'incarnent le temps et l'espace, la soif de demain, force vive pour dilater l'espoir ?

Il importe, je crois, de beaucoup rêver, de beaucoup écrire, de beaucoup raconter. C'est dans la tendresse, berceau de toute fécondité, qu'il est temps de se rencontrer dans une maison pleine d'enfants.

Anne-Lise Rod